

Un coup de colère probablement, voilà ce qui m'a pris. Ça m'est venu un 2 novembre de ces années passées. Peut-être pas le tout dernier. Un de ces 2 novembre où les gens se souviennent de leurs morts, achètent des chrysanthèmes en pots qu'ils vont déposer sur les tombes fraîches. Les vieilles tombes, on les oublie plus facilement. Il y a alors dans nos cimetières un va-et-vient de vie qui les fleurit. Depuis que je ne vais plus en Algérie, comme ma mère et tous les miens sont là-bas, je coupe les dernières roses du jardin, s'il n'y a pas encore eu de gelées, je les mets dans un vase devant la photo de ma mère, de mon vrai père, d'Amrouche et de Doyon, mes autres pères, sous une aquarelle de l'Alger des corsaires, où la mer bat le pied des maisons.

Adieu ma mère, adieu mon cœur

J'en ai eu assez de cette façon de célébrer les morts seulement ici. Et ma mère alors ? Et les autres ? Et ma grand-mère bien-aimée, qui s'appelait Marie Bouychou de son nom, et son mari mort des fièvres, que je n'ai pas connu, et mon oncle Jules qui s'est crevé au travail ? Et, j'ose le dire, bien que sa place ne soit pas là, Meftah qui nous aimait. Un Arabe. Un serviteur. Je pense à lui qui ne pense plus à rien, existe moins encore que quand il existait. Je me suis dit : « Alors, il n'y aurait plus que les Français de France à honorer leurs morts, le 2 novembre ? Les miens vont rester à Sidi-Moussa sans que jamais personne vienne les voir ? Nom de Dieu ! Je vais traverser la mer. Je vais leur porter des roses. » Après quoi, ma pensée a pesé davantage sur ma mère, plus proche de moi. De ma famille, peut-être celle qui a le plus souffert, celle qui s'est révoltée contre la société. Celle qui a refusé d'aller à l'enterrement de son mari, celle qui a péché. Celle qui pensait qu'un malheur s'abattrait sur l'Algérie parce qu'il y avait trop d'Arabes. Celle sans qui je ne serais rien. Ma mère chérie. Ma mère à qui j'ai préféré la justice. Ma mère plus

Adieu ma mère, adieu mon cœur

que mes pères et plus que ma patrie. Qui m'a donné la vie dans le thème de la rébellion. Qui m'a appris à dire non.

Dès que, dans les hublots, ont glissé les hauteurs bleues, encore indistinctes, de l'Atlas, une sorte de recueillement fébrile a gagné tout l'avion. Le ton des voix d'abord a faibli, puis cessé. Nous approchions. La terre sacrée était en vue. Je retrouvais le même frémissement d'autrefois, il n'y avait pas si longtemps, alourdi du sentiment d'un bonheur perdu, d'une richesse gaspillée, d'un legs compromis par des héritiers déchirés. La raison revenant, revenait l'autre sentiment de la fatalité et de la fragilité des empires, du passage si bref de l'homme ici-bas, et surtout de cette évidence que la patrie n'est pas forcément la terre où l'on croit être né, mais celle qu'on a choisie pour vivre ou pour mourir. Dans le cas présent, sur le plan humain, il s'agissait d'une réparation. La terre revenait à qui elle appartenait. Mais tout n'est pas si simple. La possession, comme le bonheur ou la justice, peut dépendre d'un partage.

Ma voisine de cabine éprouvait une émotion

Adieu ma mère, adieu mon cœur

proche. Elle était d'une région de hautes plaines entourées de montagnes ou de déserts, où souffle presque toujours le vent, où passent de grands oiseaux de proie, et pauvre au point qu'on se demande comment des moutons parviennent à y vivre, a fortiori des hommes farouches, immobiles devant leurs maisons de pierre sèche, des femmes au visage lissé par le vent et toujours découvert. « Je me demandais, me dis-je à moi-même, comme si je parlais à ma voisine, si, à l'origine de tout cela, il n'y a pas la distance et l'hostilité qu'une parole de mépris engendre. Je rêve que si la France était venue ici autrement, le sort de cette terre eût été autre. Peut-être pas française, mais peut-être à moitié, comme à moitié, sinon arabe, du moins berbère. Vous vous voyez, vous peut-être pas, mais vos cousins, habitant des HLM de couleur ocre et de faible hauteur sur les rives de l'oued Saada, à El-Kantara par exemple ? Avant Biskra ?

– L'Aurès, voulez-vous dire ?

– L'Aurès, c'est cela.

– Vous oubliez qu'il s'agit là d'une région jamais soumise, attachée à sa misère, vivant de quelques grains et du lait de ses chèvres, et où

Adieu ma mère, adieu mon cœur

les Bédouins vont et viennent selon les pâturages, couchant sous des tentes en poil de chameau, libres de tout, sauf du ciel.

– Libres ?

– Ne subissant jamais l'hostilité.

– Ou le mépris ?

– Le mépris ? »

Cette femme, née là-bas et devenue ministre à l'indépendance, revenait d'une conférence sur la solidarité. Elle me regarda et sourit : « Le mépris, ça ne se pardonne jamais. »

Nous arrivions. L'avion sortait ses volets avec un sifflement. Nous glissions au-dessus des Eucalyptus, là où j'ai vécu enfant.

I

J'ai regardé par le hublot. Je n'ai rien vu. Nous déchirions le paquet de brume sèche qui recouvre la Mitidja en cette saison d'avant l'été, comme une sorte d'édredon de couleur ocre. Nous étions en avance. Le vent du nord nous avait poussés.

L'avion s'arrêta, la porte fut ouverte, je ne respirai pas l'odeur de vignes et d'asphodèles qui, d'habitude, à peine ici, m'annonce que je suis chez moi. De la plaine toute proche, on ne voyait rien qu'un bouillonnement d'argile rouge qui se dissipait, comme aspiré par le ciel, les crêtes de la montagne au-dessus et, à l'ouest, la colline derrière laquelle on devinait Alger, la grande pute adorée.

Il faisait bon. D'une douceur pareille à une caresse. Grâce aux services culturels algériens

Adieu ma mère, adieu mon cœur

de Paris, j'ai débarqué mieux qu'autrefois. Salon d'honneur, alors qu'auparavant c'était, comme tout le monde, police et douaniers. Cependant, personne ne nous attendait. L'Algérie était toujours ma terre natale, mais depuis quand n'avais-je plus de famille à Alger ? Le cœur serré, je me demandai soudain pourquoi j'étais là. Aussitôt m'est venu à l'esprit le mot d'un ami de Paris : « Sans protection, vous n'arriverez même pas à votre hôtel... »

Mon compagnon est allé parlementer. De Paris, il avait téléphoné au Saint-George pour qu'une voiture nous attende. La direction de l'aéroport nous en a donné une. J'ai soupiré. Notre chauffeur a démarré. J'ai regardé les palmiers, les hangars, le ciel. Nous avons emprunté la route moutonnaire, qu'on appelle plus souvent l'autoroute. Il y avait beaucoup de bagnoles, ça roulait vite. Nous fûmes devant le Jardin d'Essai, là où, un jour, Camus avait donné rendez-vous à Max-Pol Fouchet à propos d'une fille qu'ils convoitaient tous deux et que Camus lui avait piquée. Ils étaient si jeunes à l'époque : dix-huit ans peut-être. Et là, sur une plage de graviers que la mer des égouts proches

Adieu ma mère, adieu mon cœur

bat dans le vent qui souffle, Camus avait dit à Max-Pol : « Je te savais grand, mais pas à ce point... » Naturellement, Max-Pol avait dit : « Je te la laisse. » Ce mot « Je te savais grand » avait été longtemps à la fois l'orgueil de Max-Pol, mais aussi sa blessure. Il ne lui avait jamais pardonné, je crois.

Je revois tout. Notre chauffeur file dans le flot des voitures. Alger, encore brouillée, apparaît imposante, presque menaçante à cause des hauteurs de la Casbah, l'ancienne citadelle du Dey. Nous avons dépassé les agglomérats monstrueux d'après Maison-Carrée, construits avant l'indépendance au bord de la fameuse route moutonnaire, là où, depuis longtemps, les moutons sont des êtres humains qu'on mène à l'abattoir et qu'on égorge maintenant face à La Mecque. Avec ou sans paroles rituelles, le résultat est le même : on tue ou on se tue. Si ce n'est pas sous le couteau du sacrificateur, c'est par accident. Et voilà que les voitures ralentissent.

Un barrage. De qui ? De l'armée pour filtrer le FIS, ou du FIS pour exécuter quelques militaires ? On freine, on se serre, *bessif*. J'ai pensé :

Adieu ma mère, adieu mon cœur

« Ça y est. » J'ai regretté que ce soit si tôt, à peine débarqués. Eh bien, non. Notre chauffeur a observé, puis, en vieil habitué, a zigzagué, et devant ce qui lui parut une ouverture, un trou, un vide qui se creusait, a filé comme un zèbre.

Motus et froid dans le dos. A toute vitesse, à travers des espaces gris et nus, nous avons débouché sur ce qui est toujours le faubourg populaire de Belcourt, là où Camus a vécu enfant, où l'on retrouve ce qu'il a écrit dans *L'Envers et l'endroit*, où son instituteur de l'école communale, Louis Germain, lui a obtenu une bourse pour le lycée Bugeaud. Et nous voilà rue de Lyon, où passaient jadis les tramways rouges, où sa mère avait si peur quand éclatait une rixe au café entre Arabes et Européens. En un éclair, je m'aperçois qu'une grande partie de la rue a été rasée, qu'on y a construit des HLM, je cherche en vain le 93 où il habitait, que je voudrais voir protégé par un décret de classement historique. Ce n'est pas tous les jours qu'on relève des traces de pauvreté chez un prix Nobel, c'est là où se décide pour lui le choix entre la mère et la justice. Je me souviens subitement qu'il a raconté aussi que les dockers

Adieu ma mère, adieu mon cœur

avaient failli se mettre en grève pour leurs salaires, et je respire soudain l'odeur de vinasse dans la futaille qui attendait ici d'être chargée sur les cargos de l'arrière-port. Qui songerait à s'arrêter ? Je me remémore une phrase de lui dans ce livre : « Les soirs d'été, les ouvriers se mettaient au balcon. »

Mon compagnon et moi restons muets. Je pense à ma mère. Nous habitons ailleurs, à l'Esplanade, dans un quartier nouveau et large, petit-bourgeois, avec des jardins qui descendaient jusqu'aux bains Matarès et Padovani, où Camus jeune homme aura sa troupe de théâtre. Déjà.